

# CERCLE D'ÉTUDE DE LA DÉPORTATION ET DE LA SHOAH – AMICALE D'AUSCHWITZ

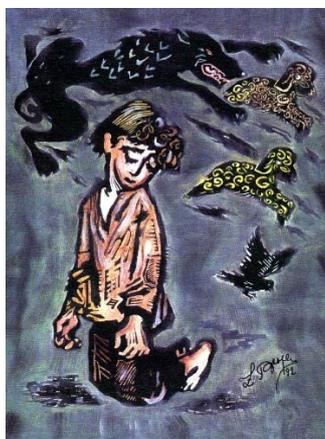
(avec le soutien de l'Union des déportés d'Auschwitz et de l'A.P H G.)

## LA LETTRE

N°3

Septembre 2005

Bulletin destiné aux adhérents



Z. Brajer

### Sommaire

Edito :	p.1
Ecrire les noms	p.2
Correction du Concours national de la résistance et de la Déportation	p.3
Le devoir d'Emilie	p.4
Jacques Goldsztein	p.5
Antenne de Toulouse	p.5
Activités du cercle	p.6
Agenda	p.6

### EDITORIAL

#### JOURNÉE DU 1ER OCTOBRE

Auteure d'une thèse d'histoire publiée en 1977 sous le titre : "Mille otages pour Auschwitz, le convoi du 6 juillet 1942 dit des 45 000" (éditions graphein), Claudine CARDON-HAMET présente aujourd'hui une édition remaniée intitulée "**Triangles rouges à Auschwitz. Le convoi politique du 6 juillet 1942**" avec une préface de l'historien François Bédarida et une postface de Marie-Claude Vaillant-Couturier.

C'est ce professeur d'histoire qui fera la conférence de rentrée de notre Cercle d'étude avec à ses cotés le témoignage de Madeleine Dissoubray-Odru, résistante, déportée politique (convoi des 31000) à Auschwitz, Ravensbrück et Mauthausen.

Dans son livre, Claudine Cardon-Hamet s'attache à présenter les spécificités du convoi des 45000 : un convoi de 1175 hommes; tous en âge de travailler ( de 18 à 55 ans ) et qui allaient mourir à Auschwitz et Birkenau dans la proportion de 85% au terme de 9 mois d'internement.

Un convoi de déportés politiques membres, à des degrés divers, du parti communiste et de la CGT qui, pour une trentaine d'entre eux, allaient continuer leur action de résistance à l'intérieur du camp.

Un convoi d'otages communistes et juifs, mais aussi communistes juifs, qui se situe à l'intersection de deux politiques:

- celle dite des otages qui, dans le cadre de la lutte des Nazis contre le "Judéo-bolchévisme", tentait de répondre, par le terrorisme d'Etat, à la lutte armée de la Résistance communiste.

- celle dite de "la solution finale" .c'est à dire la tentative de destruction des Juifs d'Europe, à partir de 1942.

Elle compare aussi, avec beaucoup de nuances et de précisions, les deux déportations dites de répression et de persécution : la terreur et l'humiliation, les travaux forcés, les violences subies (dont témoignera aussi Henri Borlant, déporté le 20 juillet 1942), les sélections des "inaptes au travail" (jusqu'en mai 1943), les maladies non soignées et la mortalité quasi immédiate (160 survivants au terme de l'Hiver 42-43).

Elle relève aussi les différences : la surmortalité des "déportés parce que Juifs 66% au bout de 43 jours et 16% pour les "politiques"), les changements du printemps 1943, avec à partir du 4 juillet, le droit d'écrire et de recevoir des colis, ce qui peut expliquer, avec leur engagement collectif et leur capacité de résistance, qu'il reste 119 rescapés ( 10% du convoi) en 1945.

Marie-Paule Hervieu

## Ecrire les noms

Lors de la *Rencontre européenne des Centres de Recherche sur les Archives de la Shoah* organisée à Paris, en novembre 1996, par le Centre de Documentation Juive Contemporaine, l'historien Saül Friedlander a ouvert la perspective d'une nouvelle approche dans l'écriture et la recherche. L'histoire, disait-il, a toujours été écrite du point de vue des exécuteurs ; l'histoire de la shoah nous engage à une autre approche, l'écriture et la recherche de chaque nom, le récit de chaque destinée individuelle. Avant, on aurait écrit l'histoire du point de vue des exécuteurs, c'est-à-dire en privilégiant la dimension de l'action, de ceux qui portent un nom propre alors que la masse des victimes obscures se perdrait dans l'anonymat de la passivité. Maintenant en recherchant les noms des victimes, on écrira autrement l'histoire. Cette recherche des noms qui marque l'œuvre magistrale de Serge Klarsfeld, indique les voies de l'écriture historique dans la suite de cette guerre : « Malgré ma réputation de chasseur de nazis, écrit-il, j'ai beaucoup moins recherché les criminels que leurs victimes ; je suis un chasseur de ces âmes juives qui ne se rattachent encore au monde que par la fidélité que nous leur assurons et qui les empêche d'être englouties dans le néant. Ma fidélité consiste à élucider et à expliquer scrupuleusement leur sort ; à leur restituer leur état civil complet ; à reconstituer les circonstances de leur arrestation et où se trouvait leur ultime domicile ; à relater les conditions de leur déportation ; à leur rendre leur visage en retrouvant leur photographie et, enfin à faire entendre leur voix. »

Qu'est-ce qu'avoir un nom ? C'est à la fois appartenir à une collectivité, une communauté, avoir une existence sociale, mais aussi et presque contradictoirement, manifester une pure singularité. Le nom révèle la profondeur d'une existence sociale et personnelle à la fois. Ouvrant l'espace d'un dialogue entre les êtres, il permet à la personne de répondre à un appel et de parler à son tour, de s'adresser à autrui. C'est ce que les bourreaux nazis avaient voulu effacer dans les camps de la mort en gravant des numéros sur le bras des

déportés. Ruth Klüger qui fut déportée à Auschwitz écrit : « Ils nous enlèveront aussi le nom ; et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force pour le faire, pour faire ainsi que, derrière le nom, quelque chose de nous encore, de ce que nous étions, subsiste ».

Le nom d'une personne, le nom propre, est toujours singulier et irréductible. C'est peut être une irréductibilité de ce type qui imprime sa trace, comme une hésitation, dans le temps de silence lors des rencontres entre historiens et témoins, là où se joue la dimension du sens toujours plus vaste que la vérité par où s'invente et se forge l'écriture de l'histoire.



*Mur des noms au Mémorial de la Shoah*

La vérité irréductible du témoin appartient à la singularité du nom, et lorsque l'historien rencontre dans sa science et son écriture, cette nécessité d'écrire les noms, non plus seulement ceux des « hommes illustres », mais ceux des victimes ou des êtres que l'historiographie ignorait jadis, il rencontre alors dans sa tâche d'écrivain, une dimension de la vérité semblable à celle du témoin, il confronte sa science dans sa vocation d'universalité à la vérité irréductible de la personne.

Le moment de silence qui accompagne souvent la confrontation des témoins et des historiens, est une ouverture du sens, un appel à l'écriture. Recherchant les noms des victimes, l'écriture ne passe plus par les critères d'une conceptualité qui a longtemps dominé en Occident, celle de l'action portée par les maîtres de l'histoire face à la passion des victimes ou des foules anonymes. L'écriture des noms inscrit la singularité dans l'histoire de telle façon que cette singularité ne soit plus le contraire de l'universel, mais en quelque sorte laisse l'universel s'incarner. L'histoire n'est plus le théâtre magistral où se jouent de grandes idées régulatrices (la raison, la justice, la liberté, l'égalité...) indépendamment des personnes. L'idée d'un progrès dans l'histoire vers son

achèvement bénéfique prenait la suite dans les philosophies politiques européennes, de l'ancienne théodicée selon laquelle le Dieu tout puissant et entièrement bon avait toujours raison contre sa créature ; et si le mal apparaissait dans le monde, il ne s'agissait que d'un défaut de vision de l'homme qui ne savait pas apercevoir le bien ultime organisé par la divinité. Les hommes pouvaient tomber, l'Histoire divinisée avait toujours raison, l'universel avait toujours raison du particulier.

Lorsque le particulier s'inscrit, lorsque l'on écrit les noms, le paysage théorique est bouleversé. La raison n'est plus dans les choses. L'écriture d'un nom est immédiatement appel, exigence de justice et de liberté. Ce ne sont plus les faits qui vont trancher comme au terme inéluctable d'un jugement de l'histoire. Catherine Chalié oppose ainsi l'histoire objective, celle du jugement des faits, à l'*Histoire promise*. Le jugement n'est plus celui des événements au terme d'un processus, mais il a lieu ici et maintenant en la personne même. Pourrait-on dire qu'il se répète, qu'il se rejoue aujourd'hui, en la personne de celui qui écrit l'histoire dans la fidélité aux noms ? L'écriture des noms imprime la dimension du jugement dans la tâche de l'historien. Mais est-ce là encore faire oeuvre d'objectivité ? On dit souvent en effet que l'objectivité consiste à ne pas juger, à établir les faits. Mais peut-être précisément cet établissement des faits a-t-il failli dans sa vocation d'universalité si celle-ci doit ignorer les noms et les personnes singulières. S'il n'est pas question pour l'historien de renoncer à la dimension d'une oeuvre rétrospective et systématique, c'est dans la possibilité de laisser résonner les noms que s'ouvre pour l'écrivain-historien une autre dimension du jugement que celle des choses, une autre dimension que l'universel abstrait. L'historien-écrivain sort de la philosophie politique qui à l'horizon de toute recherche, avait maintenu le principe d'un jugement ultime de l'histoire. L'écriture de l'histoire laisse alors résonner un autre jugement que celui des choses, un jugement éthique.

*Extrait de la contribution de Monique-Lise Cohen au Colloque : Auschwitz : mémoire, histoire et transmission*

## ECHANGES PEDAGOGIQUES

---

### CONCOURS NATIONAL DE LA RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION 2005

#### CORRECTIONS : QUELQUES ENSEIGNEMENTS

*(Martine Giboureau, avril 2005)*

Pour la première fois, cette année, j'ai été conviée à participer à l'évaluation des travaux individuels et collectifs des élèves de Seine et Marne ayant participé au concours de la Résistance et de la Déportation.

230 collégiens et 34 lycéens avaient fourni un travail individuel.

66 travaux collectifs en collège et 4 en lycée nous avaient été adressés.

J'ai, pour l'essentiel, corrigé des copies de collégiens et j'en ai tiré plusieurs réflexions qui, je crois, peuvent être utiles au Cercle d'étude.

Une première question, pour les « candidats de troisième catégorie », avait pour énoncé : « Comment vous, adolescent du XXIème siècle, avez-vous pris connaissance et conscience de ce que fut l'univers concentrationnaire nazi ? ».

Dans les réponses les **démarches faites en classe sont massivement prépondérantes**: cours et documents du manuel, rencontres avec des témoins, visites (beaucoup étaient allés au Struthof). Quand des livres sont évoqués c'est qu'ils avaient été étudiés (ou tout au moins fortement conseillés) en classe. Très peu font référence à l'apport de la famille et très peu aussi à la télévision.

**Notre rôle d'enseignants est donc primordial.**

Pour la question suivante : « Qu'avez-vous appris sur l'univers concentrationnaire ? ». La grande

majorité des élèves a présenté ses acquis à travers **l'exemple d'Auschwitz, mais sans être conscients de la spécificité de ce camp de concentration** et d'extermination. Par exemple la sélection à l'arrivée, le tatouage sont présentés comme des caractéristiques communes à tous les camps.

Comme toujours lors de corrections d'examens ou de concours nous avons été amenés à constater des erreurs communes à beaucoup d'élèves ce qui laisse penser que c'est l'information apportée en classe qui était fautive, ambiguë ou imprécise.

Nous devons être particulièrement vigilants dans notre enseignement.

La plupart des élèves présente les théories racistes d'Hitler en ne parlant que des Aryens et des Juifs : ils ignorent toute la hiérarchie inventée par Hitler et en particulier la désignation des slaves comme sous-hommes.

Mein Kampf est presque systématiquement associé à la date de 1933.

Seule la dimension raciste de l'idéologie d'Hitler est présentée: rien n'est dit sur les aspects nationalistes et la volonté de conquête d'un espace vital, sur l'anticommunisme et le rejet de toute démocratie. Seules les meilleures copies ont su donner la dimension globale du nazisme.

Auschwitz devenant l'exemple unique, les camps de travail forcé et surtout les autres moyens utilisés pour arriver à « l'anéantissement des juifs en Europe » sont occultés. Certes le sujet portait sur « l'univers concentrationnaire » mais les glissements de nombreuses copies

sur des aspects ne relevant pas directement du sujet me laissent croire que seuls les camps d'extermination et de fait, seul Auschwitz, demeurent dans la vision qu'ont les élèves de l'extermination massive voulue par les nazis.

**Il nous faut donc encore et toujours être plus précis, plus rigoureux** pour que le réel intérêt des élèves ne débouche pas sur des notions approximatives voire fausses et que l'émotion suscitée permette à chaque adolescent une réflexion personnelle pertinente.

---

#### Le devoir d'Emilie, élève de Maryvonne Braunschweig au collège d'Avon

I – J'ai pris connaissance et conscience de ce que fut l'univers concentrationnaire grâce aux multiples témoignages d'anciens déportés faits dans des livres, des émissions de télévision, dans mon collège, grâce au cinéma aussi (même s'il est souvent bien en dessous de la vérité). Surtout cette année, pour les soixante ans de la libération des camps, les nombreuses commémorations ont été médiatisées si bien que pendant un mois beaucoup d'émissions et de films sur la Shoah se sont passés le relais pour ne pas nous faire oublier ce que fut l'univers concentrationnaire nazi.

Cette année, j'ai eu le privilège d'assister au témoignage de deux anciens déportés. Grâce à eux j'ai pris conscience de beaucoup plus de choses concernant les camps de concentration et notamment sur les

crimes contre l'humanité perpétrés dans ces lieux. Les cours d'histoire aussi m'ont beaucoup appris sur la responsabilité des gouvernements complices des nazis comme le gouvernement de Vichy.

J'ai appris que la folie d'une poignée d'hommes pouvait exterminer tout un peuple sous prétexte qu'il est né. J'ai appris que l'univers concentrationnaire n'était autre qu'une entreprise d'extermination et d'exploitation méthodique des gens qui y étaient amenés, que ce soit des Juifs, des Tziganes, des intellectuels, des homosexuels, des Résistants, tous n'avaient qu'un destin: mourir, mourir d'épuisement physique et moral. J'ai appris comment on peut déshumaniser une personne, la rendre à l'état le plus primaire de son évolution. La déshumanisation commençait dès le départ vers les camps, lorsque les gens montaient dans ces wagons à bestiaux, entassés les uns sur les autres, obligés de faire leurs besoins devant tout le monde. Puis, une fois arrivés à destination, les cris, la violence, le froid, le travail, la sous-alimentation, la peur... ce n'étaient plus des hommes mais des numéros, des morts-vivants, des ombres.

Les hommes, les femmes et les enfants étaient sélectionnés à leur arrivée. Soit ils allaient directement à la chambre à gaz, soit ils se préparaient pour de longues semaines d'un travail harassant.

Le but des nazis était d'exterminer tous les groupes de gens qui les gênaient dans leur souhait de "pureté de la race" comme: les juifs, les Tziganes, les handicapés, les homosexuels, les criminels, les asociaux, etc., tout en les exploitant afin qu'ils fassent des bénéfices pour l'Allemagne nazie et les grandes entreprises qui ont aussi leur responsabilité dans cette affaire.

2 – Cela relève du crime contre l'humanité car les nazis en exploitant, en déshumanisant et en assassinant des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards innocents ont porté préjudice à l'humanité tout entière. Ils ont piétiné la vie avec leurs grosses bottes et leurs croix gammées. Le meurtre de bébés, la stérilisation de femmes, d'enfants, les expériences de toutes sortes infligées à des personnes de toute nationalité, de toute religion, de toute classe sociale, ne sont autres que des crimes contre l'humanité car perpétrés à grande échelle ils peuvent mener à l'extinction de l'espèce humaine.

L'assassinat organisé de tout un peuple (Juifs et Tziganes) est non seulement un génocide mais un crime contre l'humanité.

3 – Je pense qu'il est très important de ne jamais oublier ce qu'ont fait Hitler et ses compagnons pour ne jamais reproduire les mêmes erreurs.

Il est primordial de toujours se rappeler les hommes et les femmes qui ont donné leur vie pour que nous, enfants d'aujourd'hui et de demain, soyons libres, libres de choisir notre religion, nos amis, notre orientation sexuelle, etc.

Oublier ces millions de morts serait une insulte envers leur mémoire et leur famille.

Tous les moyens sont bons pour ne pas les oublier: commémorations, livres, films, émissions de télévision, conférences, cours d'histoire, concours... Mais l'erreur à ne pas commettre, je pense, est le "gavage": "Trop d'information tue l'information". Il faut le rappeler mais pas le rabâcher. Il faut l'expliquer aux générations suivantes, leur faire réaliser à quoi peut mener la folie de l'homme et les

laisser méditer sur le sujet puis faire des débats et les laisser s'exprimer, donner leurs impressions. Je pense que c'est ainsi que la conscience collective doit évoluer.

4 – De manière générale, les faits du passé influencent obligatoirement notre présent et notre avenir. Mais cet événement nous guidera tout particulièrement car il nous fera réfléchir sur la condition humaine, la tolérance et les guerres ethniques, comme celle du Rwanda en 1994. Cette mémoire nous fait voir les gens avec le même regard: ni supériorité, ni infériorité juste l'humanité. Elle nous explique qu'un homme n'est pas différent d'un autre homme et que chacun est libre de ses choix et de mener sa vie d'Homme comme bon lui semble.

Elle nous incite aussi à lutter contre le néo-nazisme qui est devenu un grave problème de société, aujourd'hui. Il faut lutter contre les néonazis et la menace qu'ils représentent pour l'Humanité, leur faire ouvrir les yeux à coups de débats, je pense que le débat est la seule solution pour contrer la violence. Il faut aussi enseigner aux enfants ce qu'ont fait les nazis, dès leur plus jeune âge pour ne pas qu'ils s'égarer sur le chemin de la haine et deviennent des néonazis.

Cette mémoire nous incite à nous battre pour la liberté et à transmettre ce que l'on sait à nos enfants pour ne jamais oublier mais surtout ne jamais recommencer.

Emilie

*Ce devoir a été classé troisième dans le département de Seine et Marne*

**Thème du concours 2006 :**

**RÉSISTANCE ET MONDE  
RURAL**

